

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

Avant-propos

- L'étude ci-après est un nouveau volet du dossier historique paru, à l'occasion de la commémoration du 17^e centenaire du martyr des saints Julien et Ferréol, dans le *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, n° 99, 2004, 3, p. 3-19, où Roger Lauxerois confrontait éléments légendaires et données historiques autour de la naissance du culte viennois de saint Ferréol, mort martyr à Vienne vers 304.
- On connaît aussi grâce aux travaux du chanoine Pierre Cavard¹ les difficultés et tribulations que connut ce culte en pays viennois, culte qui n'a pas bénéficié de la renommée de celui de saint Julien, frère d'armes de Ferréol, mais mort martyr à Brioude, où la vénération du martyr auvergnat s'est perpétuée, bien vivante, jusqu'à nos jours.
- A la fin du V^e siècle ou un peu plus tard un monastère s'établit auprès du tombeau de Ferréol vénéré alors dans la basilique construite au quartier de la Plaine à Saint-Romain-en-Gal. Mais au VIII^e siècle, pour le protéger des rapines des bandes sarrasines, l'évêque viennois Vilicaire dut mettre le corps saint à l'abri, dans une crypte bâtie spécialement à Vienne même. La vie monastique auprès de la vieille basilique fut interrompue, et au XI^e siècle, les efforts de l'archevêque de Vienne Léger pour la relever et reconstituer les biens fonciers de l'abbaye se soldèrent par un échec. Ne restaient donc à Vienne même que l'église urbaine de Saint-Ferréol avec, pour son titulaire, le titre d'abbé, conféré comme bénéfice par l'Église de Vienne (archevêque ou chanoines), une petite paroisse qui survécut jusqu'en 1771-1773, et les reliques de Ferréol vénérées depuis le V^e siècle avec la tête de saint Julien.
- Celles-ci ont été déposées dans une chasse d'argent doré conservée dans l'église-cathédrale, jusqu'aux troubles et destructions des guerres de Religion qui virent la dispersion des ossements précieux des deux saints (1562), et la ruine de l'église viennoise Saint-Ferréol (1567).
- La vénération des reliques de saint Ferréol et de saint Julien et leur présence même dans l'abbaye bénédictine de Moissac au Moyen Age, révèlent une tradition dont l'historiographie viennoise ne fait pas mention. Une enquête policière peut commencer : à quelle époque aurait-on soustrait les ossements des deux saints, qui ont été conservés dans le dépôt viennois jusqu'aux coups de mains des guerres de Religion où ils furent dispersés, sauf quelques fragments qu'aurait récupérés l'abbé Jean Le Lièvre ? Comment a-t-on détourné le culte des reliques de Ferréol, de Vienne à Moissac ?

[NDLR]

1 - Pierre Cavard, *L'abbaye de Saint-Ferréol*, Vienne, éd. Blanchard, 1984.

Qui a introduit le culte de saint Ferréol et de saint Julien à Moissac ?

« Mais où ai-je la tête ? »

I - Les passions et les reliques de Ferréol et de Julien

Ils sont inséparables, ils vont toujours ensemble, saint Ferréol et saint Julien, au point qu'après leur mort, leur reliques auraient été réunies dans la même tombe. Or, ils n'ont pas toujours été ensemble. Et ce n'est pas le moindre des problèmes historiques que présentent ces deux saints. Car les dossiers historiques des saints Ferréol et Julien sont on ne peut plus compliqués et semés d'incertitudes. Bien que 304 soit la date généralement retenue pour leur martyres respectifs, on ignore totalement l'époque où vécurent nos deux saints. S'il est vrai que, d'après les témoignages de Lactance et d'Eusèbe de Césarée, la persécution dioclétienne ne semble pas avoir touché la Gaule, gouvernée alors par le très tolérant Constance Chlore, père de Constantin¹, ce que les historiens admettent généralement, Ferréol et Julien auraient plutôt été victimes de la persécution sous Julien l'Apostat (361-363). Voilà le premier problème. Le premier texte relatant le martyre de saint Ferréol est de la première moitié du V^e siècle, donc datant dans tous les cas de plus d'un siècle après les faits. Deuxième problème. Ce texte ne parle que de Ferréol, et ne mentionne pas Julien. Troisième problème. Ce n'est que pendant la seconde moitié du V^e siècle, après la double découverte, vers 473, des reliques de saint Ferréol et de la tête de saint Julien, relatée par Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, dans sa lettre à Mamert, évêque de Vienne (vers 461 - 477)² qu'on a 'jumelé' les deux saints, et qu'on a 'intégré' le récit de saint Julien dans le récit du martyre de saint Ferréol. Que l'on n'ait pu identifier le corps de saint Ferréol et la tête de saint Julien que grâce à un miracle, fait craindre le pire. Quatrième problème. La seconde 'passion' (passion au sens de récit d'un martyre) de saint Ferréol, de la fin du V^e siècle, intègre bien le 'jumelage' avec saint Julien, mais donne un tout autre récit historique. Cinquième problème.

* Régis de La Haye, diacre de la basilique Notre-Dame à Maastricht (Pays-Bas), archiviste paléographe honoraire des Archives de l'Etat (*Rijksarchief*) à Maastricht, docteur en théologie, professeur d'histoire de l'Eglise et d'histoire de l'art au Grand-Séminaire 'Rolduc' du diocèse de Roermond (Pays-Bas), a publié un grand nombre d'études sur l'histoire de l'abbaye clunisienne de Moissac (Tarn-et-Garonne).

1 - Lactance, *De morte persecutorum*, XV, 7 et XVI,1, dans SC 39, p. 94 ; Eusèbe de Césarée, *Historia Ecclesiastica*, VIII,13,13, dans SC 55, p. 31.

2 - Sidoine Apollinaire, *Lettres*, VII, 1,7. Texte dans AA.SS. Nov. II (*Martyrologium Hieronymianum*) (Bruxelles 1931), p. 518.

Les dossiers historiques de saint Ferréol et de saint Julien

• Nous ne possédons de saint Ferréol que deux passions, tout aussi douteuses l'une que l'autre. La première passion de saint Ferréol raconte comment Ferréol, devant Crispin, gouverneur de Vienne, refuse de sacrifier aux dieux, se déclare chrétien, est torturé, enchaîné et mis en prison. Par miracle, il s'échappe de la prison, il quitte la ville de Vienne par la porte de Lyon, et traverse le Rhône à la nage. Mais il est rattrapé par ses poursuivants, qui lui attachent les mains dans le dos, et l'exécutent sur place. Il est enterré à l'endroit même de son exécution. Dans cette première passion, pas un mot sur saint Julien... ! Par contre, le texte précise que la tombe de Ferréol fait l'objet d'un culte¹. Ce premier texte, qui pourrait être de la première moitié du V^e siècle, a donc été écrit quand le culte existait déjà, mais il s'agissait d'un saint qu'on ne connaissait que par une légende transmise oralement. Et surtout : Ferréol n'était pas encore associé à Julien.

• La seconde passion de saint Ferréol reprend la même histoire, mais la termine différemment. Car on y a maintenant intégré l'histoire de saint Julien. Conformément au récit de la première passion, Ferréol traverse le Rhône, est rattrapé par ses poursuivants, mais ici, il n'est pas exécuté sur place, mais conduit à Brioude, où on le met en présence de son ami Julien. On les oblige à sacrifier aux dieux romains, ce qu'ils refusent. Les deux sont exécutés sur place. Une basilique est construite en l'honneur de Julien à l'endroit même de son martyre, basilique qui allait devenir la grande église de pèlerinage que l'on connaît. Le corps de Ferréol est relevé par des fidèles qui l'avaient suivi depuis Vienne. Ils le rapatrient et l'enterrent sur les bords du Rhône, non loin du fleuve. Puis, un certain Castalius, encore catéchumène, fait construire une basilique sur sa tombe « là où, aujourd'hui, le peuple vénère saint Ferréol² ». Pas un mot sur la tête de saint Julien.

• Comme pour saint Ferréol, nous ne disposons pour Julien que de deux passions, aussi douteuses l'une que l'autre. Le plus ancien texte relatant son martyre ne saurait être antérieur au V^e siècle ; il raconte que Julien, un camarade de Ferréol, habite Vienne, quand éclate la persécution sous Crispin. Ferréol conseille à Julien de quitter la ville. Celui-ci suit son conseil et part en Auvergne. Il est caché pendant quelque temps par une brave dame, mais le voilà rattrapé par ses poursuivants, et décapité sur place. Les persécuteurs abandonnent le corps, mais emportent la tête comme preuve de leur méfait. De vieilles personnes portent la dépouille à Brioude et l'enterrent. Un condamné à mort, gracié à Trèves par l'empereur Maxime (383-388), et son épouse construisent une cellule sur sa tombe. Ces donateurs avaient appris l'histoire du martyre de Julien de la bouche des vieilles personnes qui l'avaient enterré. Si cela est exact, le martyre aurait effectivement plutôt eu lieu sous Julien l'Apostat (361-363). Longtemps après ces faits, une basilique fut construite en l'honneur de saint Julien, qui dans le texte de cette passion est déjà cité comme le saint patron de l'Auvergne³. Cette première passion est donc postérieure à la seconde passion de saint Ferréol. Elle contient déjà la légende de la présence de la tête de saint Julien à Vienne. C'est cette première passion qu'on lisait à l'abbaye de Moissac le 28 août, au jour de la fête du saint⁴.

• La seconde passion de saint Julien donne la même histoire, mais y ajoute un élément important : à l'endroit du martyre il y avait une belle fontaine, où les persécuteurs avaient lavé la tête tranchée de Julien, source miraculeuse selon Grégoire de Tours, réputée rendre la vue aux aveugles et guérir des fièvres⁵. Or, Grégoire savait de quoi il parlait, car venu en pèlerinage à Brioude avec son père et Pierre, son frère aîné, il avait été lui-même guéri d'un violent mal de tête à la basilique de saint Ferréol, située à environ 10 stades de la ville de Brioude⁶, près de laquelle se trouvait cette source. Il y avait prié, bu de l'eau, s'était rafraîchi la bouche et avait plongé sa tête dans l'eau⁷. Cette source est la 'Fontaine Saint-Julien', au lieu-dit Saint-Ferréol, à environ 2 km au nord de Brioude. La vieille basilique consacrée à saint Ferréol, que Grégoire de Tours a encore connue, a été démolie suite aux ventes des biens nationaux à la Révolution⁸.

1 - BHL 2911 : *Cum per universas provincias*. Texte dans AA.SS. *Sept. V*, p. 764-766.

2 - BHL 2912 : *Dum per universas provincias Christianorum genus*. Texte dans AA.SS. *Sept. V*, p. 766-767.

3 - BHL 4540 : *Sublimen atque venerabilem passionem Arvernae urbis*. Texte dans AA.SS. *Aug. VI*, p. 173.

4 - BNF, ms.lat. 17002, f. 64.

5 - BHL 4542 : *Sanctus igitur Julianus Viennensi ortus urbe*. Texte dans AA.SS. *Aug. VI*, p. 174 - 175. Le même texte dans Grégoire de Tours, *Libri miraculorum*. Liber II, *De passione, virtutibus et gloria sancti Juliani martyris*, c. 3, in : PL 71, col. 804.

6 - Un stade fait 185 mètres. La distance donnée par Grégoire de Tours correspond exactement à la distance de la 'Fontaine Saint-Ferréol' à la ville de Brioude.

7 - Grégoire de Tours, *Libri miraculorum*. Liber II, c. 24, dans PL 71, col. 815 - 816.

8 - J. Guitard-Pialoux, « La Fontaine Saint-Julien », *Almanach de Brioude*, 84, 2004, p. 103 - 109.

Ainsi s'est forgée la légende des deux saints, telle qu'elle sera consignée et popularisée au XIII^e siècle par l'*Historiale* de Vincent de Beauvais et par la *Légende Dorée* de Jacques de Voragine³. Cependant, toutes les invraisemblances de leurs légendes et les nombreuses incertitudes historiques n'ont pas freiné la dévotion portée à saint Ferréol et à saint Julien. Bien au contraire. Venance Fortunat, au VI^e siècle, loue Julien de Brioude, Privat de Mende et Ferréol de Vienne comme les plus illustres martyrs du centre de la Gaule : « *Le Gévaudan a Privat, la féconde Auvergne Julien, et pareillement la belle Vienne est la patrie de Ferréol* »⁴.

Les dossiers historiques des saints Ferréol et Julien s'expliquent donc en grande partie comme des ensembles de légendes étiologiques, c'est-à-dire des légendes forgées pour expliquer des situations existantes, mais dont on ignorait l'origine. Autour d'objets cultuels existants (les tombes des deux saints construites sur les lieux de leurs martyres respectifs, la tradition orale qui a pu transmettre leurs noms et leur qualité de martyrs) se sont développées deux traditions, l'une à Vienne autour de saint Ferréol, l'autre à Brioude autour de saint Julien. Pour une raison inconnue, les deux saints ont été, au cours du V^e siècle, 'jumelés', peut-être lors de l'invention des reliques de saint Ferréol par Mamert, évêque de Vienne. Dès lors, leurs légendes ont également été jumelées, et la présence d'un crâne de trop dans les tombes ouvertes à Vienne est expliquée par la décapitation de saint Julien à Brioude, et par l'étrange transfert de sa tête de Brioude à Vienne. Une fois la légende établie, Grégoire de Tours n'a plus qu'à la sanctionner et à la mettre par écrit.

II - Le culte de saint Julien à Brioude

Pour résumer les données historiques relatives au culte de Ferréol à Vienne, il faut bien admettre qu'au Moyen Âge, les reliques de saint Ferréol n'ont jamais quitté Vienne⁵. Et pour saint Julien, nous allons aussi conclure que Brioude a toujours conservé celles de saint Julien !



Fig. 1 : Monument érigé en 2004 par la paroisse actuelle Saint-Ferréol, à l'occasion des célébrations du XVII^e centenaire du martyre de saint Ferréol, à l'endroit de sa basilique funéraire (plaine de Saint-Romain-en-Gal).

3 - *Bibliotheca mundi seu Speculi maioris Vincentii Burgundi presulis Bellovacensis [...] tomus quartus, qui Speculum Historiale inscribitur* (Douai 1624), lib. 13, c. 31 - 32, p. 516 ; Jacques de Voragine, *La Légende dorée, traduite du latin par Teodor de Wyzewa* (Paris, Seuil, 1998 = Points Sagesses 137), p. 115.

4 - Venance Fortunat, *Carmina* III, 7. Texte dans AA.SS. Nov. II pars posterior (*Martyrologium Hieronymianum*) (Bruxelles 1931), p. 517.

5 - Pour des raisons de place, nous renvoyons aux études citées dans l'encart p. 2 pour l'installation du culte de saint Ferréol à Vienne.



Fig. 2 : Près de l'ancienne basilique (disparue) Saint-Ferréol à 2 km au nord de Brioude, au lieu-dit Saint-Ferréol, se trouve la fontaine Saint-Julien.

Dès l'Antiquité tardive se développe un culte autour de la *memoria* construite sur la tombe de saint Julien à Brioude. Le saint devient rapidement très populaire. Dès le Haut Moyen Âge, il est non seulement le saint patron de l'Auvergne, il est même l'un des saints les plus populaires de toute la France : au XVIII^e siècle, en France, plus de 800 églises sont placées sous son patronat. À l'époque de Grégoire de Tours (fin VI^e siècle), le culte de saint Julien est déjà largement répandu sur plusieurs régions de France. Grégoire parle de dons de reliques à l'église Saint-Julien de Reims, à une ville non précisée en Orient, et à la basilique Saint-Julien à Saintes. Personnellement, il arrache « *un peu de la frange du voile qui couvrait le saint tombeau* » de saint Julien à Brioude, pour en faire don à l'église Saint-Julien en construction à Tours⁶. Arédius (Yrieix), prêtre du pays de Limoges⁷, qui a élevé une basilique en l'honneur de saint Julien, vient à Brioude pour prélever un peu de cire sur le tombeau du saint. Un peu plus tard, le même Arédius envoie un clerc à Brioude, afin de prélever encore un peu de cire⁸. Inutile de dire que chaque transfert de reliques s'accompagne de miracles. Les transferts de reliques racontés par Grégoire de Tours ne semblent concerner que de petits objets, prélevés sur le tombeau, mais en aucun cas tout ou partie des ossements du saint, car le saint n'a pas encore été 'relevé', il n'a donc pas quitté sa sépulture. Brioude devient l'un des plus

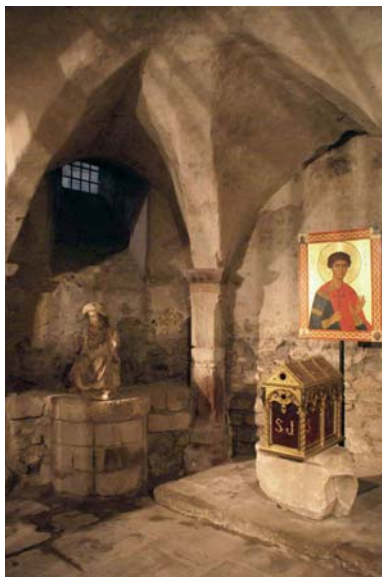


Fig. 3 : Crypte de l'église de Brioude, avec les reliques de saint Julien.

6 - Grégoire de Tours, *Libri miraculorum. Liber II, De passione, virtutibus et gloria sancti Juliani martyris*, c. 32 - 34, dans PL 71, col. 819 - 821.

7- Il a donné son nom à Saint-Yrieix-la-Perche (Haute-Vienne, ch.l.c.). On y visite une église collégiale du XII^e siècle.

8 - Grégoire de Tours, *Libri miraculorum. Liber II, De passione, virtutibus et gloria sancti Juliani martyris*, c. 40 et 44, dans PL 71, col. 823 - 825.

importants lieux de pèlerinages d'Auvergne. Saint Julien figure dans nombre de martyrologes. À l'époque carolingienne, l'église, construite sur sa tombe, reçoit un chapitre, fondé par Béranger, comte du Brivadois, comptant aux XIV^e et XV^e siècles pas moins de 80 chanoines, chiffre considérable ; ces chanoines exerçaient en outre la seigneurie sur la ville. L'église romane de Brioude, construite pendant la grande époque des pèlerinages, est toujours la plus grande église d'Auvergne. On y visite une 'rotonde' dans la crypte sous le chœur de l'église, qui serait le vestige de la *memoria* construite sur la tombe de saint Julien⁹ (fig. 3).

Sachant l'intérêt pour les églises de pèlerinage de posséder les reliques de leurs saints, il semble plus que probable que les ossements de saint Julien n'aient jamais quitté sa tombe. La première *elevatio* ou 'translation' du saint n'est que du 21 mars 1606, quand le chapitre de Brioude ouvre le sépulcre de saint Julien, et reconnaît les ossements du saint, y compris la tête¹⁰. Vous avez bien lu : « *y compris la tête* ». La présence de la tête du saint est remarquable, puisqu'elle contredit formellement la légende qui veut que la tête de Julien repose à Vienne. Comment donc concilier la revendication brivadoise et la légende viennoise ? Là encore s'est forgée, apparemment après l'élévation de 1606, une légende étiologique pour expliquer la présence de la tête de Julien à Brioude : cette légende se trouve rapportée dans le bréviaire de Brioude de 1654¹¹. L'église de Brioude célèbre son saint patron deux fois par an : le 28 août, jour de sa fête, et le 15 février en commémoration de la translation de ses reliques.



Fig. 4 : Saint Ferréol : statue en bois doré (XVII^e siècle) placée en vis-à-vis de celle de saint Julien sur l'autel majeur de la basilique de Brioude.

9 - Bernard Craplet, *Auvergne Romane*, La-Pierre-Qui-Vire, Zodiaque, 1992, 6^e édition ; Paul Fontanon, « Historique, originalité et splendeurs de la basilique Saint-Julien de Brioude », *Almanach de Brioude*, 84, 2004, p. 45 - 102.

10 - Michel Bergougnoux « Les reliques de saint Julien », *Almanach de Brioude*, 84, 2004, p. 18 - 33.

11 - Vers 750, le prêtre Godin est envoyé de Brioude à Vienne, pour essayer de se procurer la tête de saint Julien. Il devient membre du clergé de la basilique de saint Mamert. Une nuit, il ouvre la tombe de saint Ferréol, et y découvre le corps du saint, parfaitement intact, tenant enlacé dans ses bras la tête de saint Julien. Mais en s'emparant de la tête, Godin arrache aussi le bras de saint Ferréol, tellement celui-ci la tenait serrée. Il y reconnaît une volonté divine : ceux qui de leur vivant étaient unis, ne peuvent pas être séparés après la mort. Son 'pieux larcin' accompli, marchant la nuit pour ne pas se faire repérer, il regagne Brioude. Afin de pérenniser l'*adventus* de la sainte relique, le clergé de Brioude aurait alors adopté dans son blason le motif de la tête tranchée de Julien et du bras de Ferréol. Cf. André Valles, « Traduction des textes du bréviaire de 1654 », *Almanach de Brioude*, 84, 2004, p. 167 - 170 ; pl. XVII - XIX. En réalité le premier sceau portant le motif de la tête de saint Julien et d'un bras armé d'une épée, n'est que de 1230, le blason du chapitre de Brioude n'ayant pris sa forme définitive que vers 1600 ; cf. Roger Richard, « Brioude et le chapitre Saint-Julien : monnaies, sceaux et blasons », *Almanach de Brioude*, 84, 2004, p. 171 - 193 (cf. ici fig. 5).



Fig. 5 : Blason du chapitre de Saint-Julien dans l'église de Saint-Lys (Haute-Garonne).

Notre conclusion ne saurait laisser aucun doute : Vienne a toujours conservé les reliques de son saint patron Ferréol, et Brioude a toujours conservé celles de saint Julien.

III - Le culte de saint Ferréol et de saint Julien à Moissac

1. Les reliques de saint Ferréol et de saint Julien à Moissac

Or, surprise, quelque temps après son affiliation à Cluny (1048), l'abbaye de Moissac prétend posséder des reliques des saints Ferréol et Julien, et pas n'importe lesquelles, les têtes des deux saints. Selon l'abbé A. Crastre, auteur d'un livre sur saint Ferréol, Vienne n'aurait plus été en possession des reliques de saint Ferréol dès le XII^e siècle. Selon cet auteur, elles auraient été transférées à l'abbaye de Moissac pour les soustraire aux Allobroges¹². Il n'y a cependant aucune preuve historique pour étayer l'affirmation de notre auteur, avancée d'ailleurs sans aucune référence ou indication de sources, bien au contraire. Le père Crastre écrit que la translation aurait eu lieu sous l'abbé moissagais Roger, plus précisément le 4 juillet de l'année 1122. Mais en donnant cette date, l'auteur se trahit et montre qu'il confond cette soi-disant translation des reliques de Vienne avec la translation des reliques de saint Cyprien, bien documentée par ailleurs, et étudiée par mes soins¹³. Il est vrai qu'il se fie aux affirmations du livre d'Ernest Rupin¹⁴, qui, lui, reprend la *Chronique* d'Aymeric de Peyrac, abbé de Moissac de 1377 à 1406, auteur d'une chronique de l'abbaye. Mais c'est à tort que cet auteur attribue à l'abbé Roger, abbé de Moissac de 1115 à 1131/35, l'invention des reliques de saint Ferréol et de saint Julien¹⁵. Le chroniqueur moissagais écrit :

12 - A. Crastre, *Saint Ferréol. Sa vie, son martyre, son culte, ses reliques et son sanctuaire aux environs de Céret*, 1924 (reprint : Le Livre d'Histoire 2005), p. 75 - 81.

13 - Voir mon étude : « Saint Cyprien, patron de Moissac », *Bulletin de la Société Archéologique et Historique du Tarn-et-Garonne*, 117, 1992, p. 137 - 159.

14 - Ernest Rupin, *L'abbaye et les cloîtres de Moissac*, Paris, 1897, p. 70 - 71.

15 - Aymeric de Peyrac, *Chronique*, f. 161rb, lignes 19 - 35.

« Du temps de ce dom Roger, beaucoup de reliques furent trouvées en cet endroit, d'où ce poème¹⁶ :

HOC ANNO SACRA PATEFACTA
MARTIRIS ARRA.

En cette année, le saint autel du martyr fut ouvert.

INVENTUM SANCTI CAPUT EST IN
EA IULIANI.

On y trouva la tête de saint Julien.

MARMORIS IN THECA SUNT OCTO
DECEMQUE REPERTA

Dans une boîte de marbre sont trouvés dix-huit

OSSAQUE SANCTORUM, LAC, PULVIS, SANGUIS EORUM,

Ossements de saints, du lait, des cendres, leur sang,

VESTES ET MULTA QUE SUNT IBI
CONDITA MULTA

Des habits et beaucoup de choses qui ont été déposées,

STRAGNEA, VITREA, TESTEA SUNT
ARGENTEA QUEDAM,

Qui sont en étain, en verre, en terre cuite, quelques-unes en argent,

PETRI MAXILLE PROPRIIS CUM
DENTIBUS IPSE.

La mâchoire de Pierre avec ses propres dents.

CUM RESTARATA VELUT EST NUNC
ATQUE PARATA,

Ces choses-là ont été remises en place et disposées comme cela est maintenant.

QUINIS SEPTEMBRIS FUIT ARA
SACRATA KALENDIS.

Le 5 des kalendes de septembre [le 28 août, fête de saint Julien] l'autel fut consacré.

J'ai entendu dire par des anciens que les têtes des saints Julien et Ferréol furent alors trouvées enveloppées dans deux coussins de plumes. En leur mémoire, le jour de la fête de ces saints, une fois par an, et seulement au monastère de Moissac, les dits coussins sont exposés »¹⁷.

Hoc anno.... 'En cette année'.... Mais le texte ne donne pas l'année. En devant dans la première phrase un chronogramme, nous obtenons : HOC ANNO SACRA PATEFACTA MARTIRIS ARRA, ce qui donne l'année 1302. Cela expliquerait que, comme l'écrit Aymeric de Peyrac, de vieilles personnes aient encore pu le lui raconter ! Il s'agirait donc d'une redécouverte, ou d'un nouvel aménagement de l'autel et des reliquaires.

Malgré le manque total de preuves pour une quelconque translation de reliques, il est toutefois certain que l'abbaye de Moissac prétend posséder, dès l'an 1100, les reliques de saint Ferréol et de saint Julien, notamment les têtes des deux saints. Vers la fin du XII^e siècle, un catalogue des reliques mentionne parmi les reliques de l'abbaye de Moissac la tête de saint Julien et la tête de saint Ferréol : « *item caput sancti Juliani martir Brivatensis ; item caput sancti Fereoli martir ; item corpus et caput sancti Cipriani martir* ». Les moines en sont particulièrement fiers. Le fait que cette liste, immédiatement après les reliques du Christ, de la Sainte Vierge et des Apôtres, accorde la préséance aux reliques des saints Ferréol, Julien

16 - Vers hexamètres. Nous avons apporté quelques corrections orthographiques.

17 - Fête de saint Julien, le 28 août ; fête de saint Ferréol, le 18 septembre.

et Cyprien prouve l'importance que les moines moissagais y attachaient¹⁸. Les moines de Moissac considèrent donc les reliques de saint Cyprien, de saint Ferréol et de saint Julien comme les plus importantes que l'abbaye possède. La passion de saint Ferréol était lue à l'abbaye de Moissac. Les auteurs du tome des *Acta Sanctorum* traitant de notre saint, citent un manuscrit moissagais contenant sa vie¹⁹.

2. L'autel de saint Julien

Tout au long de l'histoire de l'abbaye de Moissac, le culte des saints Ferréol et Julien a été activement promu. L'abbaye de Moissac avait un autel dédié à saint Julien et une chapelle en l'honneur de saint Ferréol.

Nous avons un premier texte dès 1097, quand l'abbé séculier Gausbert de Fumel jure « *sur le très saint autel de saint Julien, pendant qu'on y avait posé une multitude de saintes reliques* », qu'il respectera les droits de l'abbé régulier²⁰. S'il existe un autel Saint-Julien avec des reliques, il est logique qu'il s'agisse de reliques du saint. L'autel de saint Julien est encore mentionné dans les charges du sacristain, à dater entre 1296 et 1331. Aux anniversaires des saints abbés de Moissac, la messe devait être dite à l'autel majeur, mais aux anniversaires des autres abbés à l'autel de saint Julien²¹. Cet autel était donc le deuxième en importance, après le maître-autel, mais nous en ignorons l'emplacement.

Un nouvel autel de saint Julien est fondé en 1714 par le chanoine Jean de Gais dans le 'vestibule' de l'église (il s'agit de la 'galilée', appelée parfois improprement le 'narthex'). Le 2 novembre 1713, il obtient de l'évêque de Cahors l'autorisation de bénir l'autel qu'il a fait construire dans le "vestibule" de l'église en l'honneur de saint Julien, dont la tête à cette époque est conservée dans un reliquaire d'argent dans le trésor de l'église. La bénédiction a lieu le 10 juin 1714. Au son des orgues et de toutes les cloches, les chanoines portent en procession la relique de saint Julien vers le "vestibule", « *qui est vis avis la grande porte de notre eglise* », où se trouve le nouvel autel avec un retable, « *parfaitement bien orné et illumine par un tel grand nombre de chandelles de sire blanche* ». La relique est mise sur l'autel, et présentée à la dévotion des fidèles. La statue du saint, le retable, le tabernacle et l'autel sont bénis, et on célèbre ensuite la grand'messe *Lætabitur*²² soit le commun de la messe d'un martyr non pontife.

3. La chapelle de saint Ferréol

Encore plus que saint Julien, c'est saint Ferréol qui bénéficie à Moissac d'un important culte et d'une grande ferveur populaire. Ses reliques sont conservées dans l'une des chapelles claustrales²³. Faisant même de l'ombre à sa voisine, la chapelle consacrée à saint Cyprien, patron de la ville de Moissac depuis 1122, c'est la chapelle de saint Ferréol qui attire les foules.

18 - ADTG, G 585 (Andurandy 1581).

19 - AA.SS. Sept. V, p. 763.

20 - Cet acte, dont l'original est perdu, n'est connu que grâce à la transcription dans la Chronique d'Aymeric de Peyrac, f. 157 rb - va..

21 - ADTG, G 567, pièce d'une écriture plus tardive (donc une copie), sans date, et incomplète, éditée par Nicole De Peña, *Les moines de l'abbaye de Moissac de 1295 à 1334*, Turnhout, 2001, n. [25], p. 75.

22 - AMM, JJ 3, f. 190v - 193v.

23 - Voir mon étude : « Les chapelles de l'abbaye de Moissac au XVII^e siècle », *Bulletin de la Société Archéologique et Historique du Tarn-et-Garonne*, 111, 1986, p. 97 - 105.

En 1442, le moine Durand Sabatier est mentionné comme prévôt et chapelain de la chapellenie de Saint-Ferréol, de laquelle dépend une maison à l'angle de la rue Guileran et de la ruelle du Pouget. Il possède cette chapellenie déjà depuis quarante ans, ce qui est affirmé par deux témoins, Guillaume Mespleda, moine cellérier, âgé de 60 ans, et Bertrand Simonis, moine aumônier, âgé de plus de 60 ans. Ce dernier déclare que cette chapellenie avait été fondée en son temps par Aymeric de Peyrac (abbé de Moissac de 1377 à 1406)²⁴. En 1472, le cardinal Jean Geoffroi, évêque d'Albi, accorde 100 jours d'indulgence aux fidèles visitant la chapelle le 18 septembre (jour de la fête de saint Ferréol), le lundi de Pâques, à la Saint Jean-Baptiste, ou à l'Assomption de la Vierge. Le

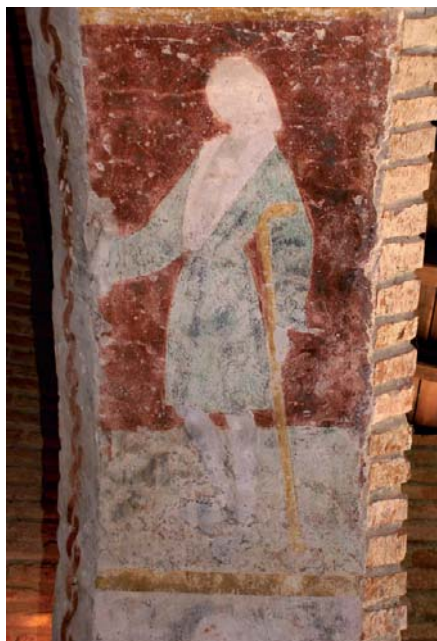


Fig. 6 : Peintures sur l'intrados de l'entrée de la chapelle Saint-Ferréol, donnant sur le cloître de Moissac, montrant des personnes handicapées, se déplaçant à l'aide de béquilles.

texte fait allusion à des guérisons miraculeuses²⁵. Rien de tel pour attirer les foules de fidèles, dont la dévotion est parfaitement sincère, mais bien envahissante pour les religieux. Dans les pièces du procès de sécularisation de l'abbaye de Moissac, produites devant le Grand Conseil en 1625, on apprend de très intéressants détails sur le culte des saints dans les chapelles du cloître, où sont conservées les reliques de saint Ferréol et de saint Cyprien, chapelles, « *ausquelles* », pour parler avec Jean de la Combe, bourgeois de Castelsarrasin, « *le peuple de ce pays a grandement devotion* »²⁶. La veille de la fête de saint Ferréol, certaines personnes y

24 - ADTG, G 593, *vidimus* d'un acte du 22 juin 1442.

25 - ADTG, G 562 (Andurandy 445), parchemin et copie sur papier.

26 - ADTG, G 576, déposition de Jean de la Combe, f. 24v - 29v.

passent la nuit en prières, espérant la guérison de paralysies et d'autres maladies des membres, « *chantans diverses oraisons en langage vulgaire et a haulte voix* »²⁷ ; Grégoire Grézal, de Castelsarrasin, déclare que de telles veilles se pratiquent tous les jours²⁸. Même constat le 28 avril 1626, lors de la visite des bâtiments à l'occasion de la sécularisation : des croyants des deux sexes, dont des paralysés, sont habitués à passer la nuit à la chapelle de saint Ferréol, en raison des nombreuses guérisons (*propter frequentes curationes*)²⁹. On imagine aisément que l'affluence populaire provoque « *du desordre et des grandz bruietz* », pour parler avec maître Pierre Mezemat, recteur de Labastide-Saint-Pierre³⁰. Par moments, les religieux ont voulu y mettre de l'ordre, mais rien n'y fait. Maître Jehan Daffort, prêtre, prébendier de la cathédrale de Cahors, a vu coucher jusqu'à 200 personnes dans le cloître devant la chapelle Saint-Ferréol, chantant toute la nuit, sans que les religieux ne puissent les faire taire³¹.

L'autel de la chapelle Saint-Ferréol est décoré d'un retable, œuvre du sculpteur montalbanais Jean Dussaut († 1688)³². Le bail à besogne en est signé le 18 juillet 1665 par-devant Maître Demestre, notaire à Moissac. La hauteur du retable doit atteindre la voûte de la chapelle, et sa largeur doit correspondre au retable existant, « *qui est presentement de huit pieds dix pouces* » (= 2,87 m). On lui demande aussi de sculpter une statue du saint, à placer sur un piédestal servant de tabernacle, ainsi que des pilastres. Le tout pour la somme de 120 livres, somme payée en totalité le 31 octobre 1665³³. Il reste aujourd'hui de ce retable les deux bas-reliefs en bois, représentant l'un l'interrogatoire et la condamnation de saint Ferréol (fig. 8), l'autre son martyre, ainsi que la statue dorée et polychrome du saint (fig. 7). L'historien moissagais Adrien Lagrèze-Fossat nous apprend que, de son temps, soit peu avant 1864, la statue et les bas-reliefs furent posés dans la 'Chapelle des Reliques' de l'abbatiale Saint-Pierre de Moissac, dans trois niches réalisées à cet effet, là où ils se trouvent encore aujourd'hui³⁴. La chapelle Saint-Ferréol est bien entretenue. Les experts



Fig. 7 : Statue de saint Ferréol, réalisée par le sculpteur montalbanais Dussaut en 1665.

27 - ADTG, G 576, déposition de Pierre Saint Sardos, f. 69r - 77v.

28 - ADTG, G 576, déposition de Grégoire Grézal, f. 49r - 50v.

29 - ADTG, G 575 (Andurandy 1170).

30 - ADTG, G 576, déposition de Pierre Mezemat, f. 56r - 65r.

31 - ADTG, G 576, déposition de Jehan Daffort, f. 179r - 186r.

32 - Emmanuel Moureau, « Jean Dussaut, sculpteur montalbanais », *Bulletin de la Société Archéologique et Historique du Tarn-et-Garonne*, 130, 2005, p. 41 - 54.

33 - ADTG, 5 E 7518, f. 542r - 543v.

34 - Adrien Lagrèze-Fossat, *Études historiques sur Moissac*, tome 3, Paris, 1874, p. 218 - 222.



Fig. 8 : Bas-reliefs du retable de saint Ferréol, représentant son interrogatoire (en haut) et son martyre (en bas), aujourd'hui dans la chapelle des reliques de l'abbatiale saint-Pierre de Moissac

relevant en 1669, lors de l'entrée en fonctions de l'abbé Jean-François d'Estrades, les travaux à effectuer au monastère de Moissac, ne trouvent rien à redire.

Au XVII^e siècle, les deux têtes de saint Ferréol et de saint Julien sont conservées à la sacristie, dans deux reliquaires en argent. Alain de Solminhac, évêque de Cahors, visitant en mai 1654 l'église collégiale de Moissac, voit une tête « *quils disent estre de Saint Ferreol Martyr* »³⁵, tandis que l'inventaire de la sacristie, dressé en 1669, mentionne : « *Un grand Globe d'argent porte sur un pied aussi d'argent ou est la teste de St. Julien* », ainsi qu'un « *Chef et un demi corpz d'argent*

35 - ADTG, G 574 (Andurandy 690).

portant la figure de Saint Ferreol ou est la teste dudit saint »³⁶. C'est donc dans la sacristie que se trouve à cette époque le trésor des reliques, dans des conditions de conservation d'ailleurs précaires, comme en témoignent les experts chargés de dresser le procès-verbal de 1669³⁷. Nous avons vu ci-dessus qu'en 1714, la tête de saint Julien se trouvait toujours dans un reliquaire d'argent dans le trésor de l'église.

Les peintures murales encore présentes sur l'intrados de la porte d'entrée de la chapelle Saint-Ferréol, prouvent que l'endroit est fréquenté par des estropiés et des paralysés. On reconnaît encore très nettement des hommes et des femmes se déplaçant à l'aide de béquilles (fig. 6).

4. Le déclin du culte à Moissac

Après la confiscation des bâtiments de l'abbaye par la Révolution en 1790, on procède à leur vente par lots. Les trois chapelles claustrales, Saint-Cyprien, de Lemboulary et Saint-Ferréol, sont achetées le 20 décembre 1791 par Antoine Belvèze, secrétaire de la commune, et par Bertrand Colombié, homme de lois. En 1817, le corps de bâtiment de l'aile orientale de l'abbaye est vendu au département de Tarn-et-Garonne, qui y installe le tribunal. Les chapelles claustrales (la chapelle Saint-Ferréol à cette époque mesurait 17 x 11 mètres) sont transformées en prison. L'abbé J.-B. Pardiac le regrette encore en 1859 : « *cette sainte chapelle [...] est aujourd'hui une prison* ». Et d'ajouter: « *La statue de saint Ferréol et deux curieux bas-reliefs représentant la scène de son martyre, ornent la nouvelle chapelle qui lui est consacrée sur le passage de la sacristie. La courte cotte d'armes qui laisse à découvert une partie du corps du saint, avait donné lieu à un vieux proverbe moissagais : vêtu de court comme saint Ferréol. Beaucoup de Moissagais tiennent encore à honneur de porter son nom* »³⁸. Il est vrai que, pendant la première moitié du XIX^e siècle, le prénom de Ferréol est donné à plusieurs jeunes Moissagais³⁹ mais pour disparaître dans la seconde moitié de ce siècle. Dès la fin du XVI^e siècle, on trouve déjà un Moissagais prénommé Ferréol, Ferréol Demons, propriétaire d'une maison au quartier Guilaran dans la *carrerón del Pouget*.

5. Qui a introduit le culte de saint Ferréol et de saint Julien à Moissac ?

Revenons donc à la question initiale de cette étude : qui a donc pu introduire à Moissac le culte de ces deux saints totalement étrangers au pays, l'un auvergnat, l'autre viennois, que rien ne prédestinait à une particulière célébrité dans le Bas-Quercy ?

36 -ADTG, G 581, p. 93 - 94.

37 - ADTG, G 581, p. 98 - 99.

38 - Abbé J.-B Pardiac., *Études archéologiques jointes à la description du portail de l'église Saint-Pierre de Moissac (Tarn-et-Garonne)*, Paris - Bordeaux, 1859, p. 314-315.

39 - Fabrice Gaillac, *Les prénoms à Moissac au XIX^e siècle (1793 - 1897)*, mémoire d'histoire, université Toulouse-Le-Mirail, 1999.

Faut-il penser à Durand de Bredons, Auvergnat de naissance, moine de Cluny, premier abbé clunisien de Moissac après l'union à Cluny en 1048, décédé en 1072 ? Durand a dû très bien connaître Brioude, distant de 51 km seulement de son village d'origine Bredons, près de Murat, situé, pour lui, sur la route de Clermont et de Cluny⁴⁰. Ou faut-il penser à Odilon de Mercœur, lui aussi Auvergnat de naissance, abbé de Cluny de 994 à 1049, après avoir été chanoine de Saint-Julien de Brioude ? Son village d'origine se trouve à 16 km seulement au sud-est de Brioude⁴¹. L'abbé Odilon et Durand de Bredons ont très bien dû se connaître. Ils n'étaient pas seulement originaires de la même région, mais c'est Odilon qui en 1048 a nommé Durand, moine de Cluny, abbé de Moissac. En outre, il existait déjà des liens entre l'Auvergne et Moissac. Dès 837, l'abbaye de Moissac y possédait les églises de Saint-Hilaire (prieuré qui prit plus tard le nom de 'Moissac'), de Sainte-Anastasie en de Saint-Sernin de Valuéjols, à quelques kilomètres de distance l'une de l'autre. Elles seront rattachées au prieuré de Bredons, donné à l'abbaye de Moissac, par la famille de Durand, entre 1059 et 1072.

Tout ceci reste du domaine de l'hypothèse, car les sources écrites sont muettes. Tout au plus peut-on supposer que l'abbaye de Moissac, devenue clunisienne en 1048, a dû ressentir comme une lacune de ne pas posséder d'insignes reliques. Il fallait donc en trouver. Suivez mon regard.

6. La diffusion du culte de Ferréol : l'exemple de l'ermitage de Céret

Un culte très vivant de saint Ferréol existe à l'Ermitage de Céret (Pyrénées-Orientales)⁴², situé à 6 km de la ville de Céret, sur une colline dominant la ville. Il possède un reliquaire type catalan naïf, contenant une partie d'un os de saint Ferréol et une relique de saint Julien.

Là aussi, nous sommes conduits à nous poser la même question : qui a introduit le culte de saint Ferréol à Céret ? Nos regards se portent tout naturellement vers l'abbaye toute voisine d'Arles-sur-Tech, maison appartenant à l'abbaye de Moissac. Le



Fig. 9 : Chapelle de l'ermitage de Céret

40 - Bredons, sur la commune d'Albepierre-Bredons (Cantal, arr. Saint-Flour, canton Murat).

41 - Mercœur (Haute-Loire, arr. Brioude, canton Lavoûte-Chilhac).

42 - A. Crastre, *Saint Ferréol. Sa vie, son martyre, son culte, ses reliques et son sanctuaire aux environs de Céret*, 1924 (reprint Le Livre d'Histoire 2005).

culte de saint Ferréol à Céret a été favorisé par un grand nombre de miracles. Aussi la chapelle était-elle, comme l'écrit le père Crastre, pleine de béquilles « *appendues aux voûtes de la chapelle* ». Un récent témoignage nous vient de sœur Martine, de la Communauté des Petites Sœurs de l'Agneau, qui y était à demeure de 1983 à 1994. L'ermite qui vivait là jusqu'à la seconde guerre mondiale gardait la chapelle et faisait à certains moments une tournée avec sa 'capellette', une petite chapelle portative avec les reliques du saint. Il passait dans les mas et les fermes de la région du Vallespir, il priait pour les gens et on lui donnait une pièce⁴³. Cette 'capellette' portative existe toujours, même si la tradition s'est perdue ; elle est gardée à l'ermitage.

À ce jour, la chapelle de Céret est toujours un important lieu de pèlerinage, qui le 18 septembre attire beaucoup de monde.



Fig. 10 : Autre lieu de culte voué à saint Ferréol, en Catalogne, dans la chapelle de Besalú (diocèse de Gérone). Une statue de saint Ferréol orne aujourd'hui l'église et on y trouve une vieille béquille et un ex-voto daté de 1992.

Épilogue

Au cours de l'été 1990, je me suis mis à la recherche des reliques du saint patron de la ville de Moissac ; je découvris rapidement que le chef de saint Cyprien se trouvait au trésor dans l'aile orientale du cloître, dans un reliquaire en argent du début du XIX^e siècle, accompagné de procès-verbaux de reconnaissance de 1814, 1817, 1873 et 1923. Avec le père Pierre Sirgant, nous nous sommes mis à

43 - Les renseignements sur l'ermitage de Céret sont tirés d'une lettre du 16 août 2005, écrite par sœur Martine o.p. au père Didier Martin, alors curé de la paroisse Saint-Ferréol (diocèse de Lyon).

la recherche d'autres reliques. A l'exposition réalisée à cette époque en l'église Saint-Jacques de Moissac par l'Association Lagrèze-Fossat se trouvait un coffret en bois contenant des reliques de saint Cyprien et une châsse de la seconde moitié du XIX^e siècle contenant le chef de saint Ferréol, le chef de saint Julien, des reliques de saint Germier ainsi que des restes de saints inconnus. Notre intervention permit aux reliques et à leurs reliquaires de réintégrer l'abbatiale Saint-Pierre, où ils furent placés dans la "chapelle des reliques", qui reprit ainsi sa fonction d'origine. Saint Ferréol et saint Julien ont ainsi retrouvé à Moissac un sanctuaire.



Fig. 11 : Reliquaire censé conserver les têtes de saint Julien et de saint Ferréol, à la chapelle des reliques de l'abbatiale Saint-Pierre de Moissac.

Toutes les photographies sont de l'auteur, sauf celle de la figure 4 [cliché R. Lauxerois.]

Sigles et abréviations

BHL : *Bibliotheca Hagiographica Latina* ; **AASS** : *Acta Sanctorum* (Anvers - Bruxelles 1643 - ..) ; **ADTG** : Archives départementales du Tarn-et-Garonne ; **AMM** : Archives municipales de Moissac ; **SC** : Sources Chrétiennes (Paris 1942 - ..).

Andurandy : *Répertoire des archives de l'abbaye de Moissac*, dressé en 1730 par Evariste Andurandy ; ce registre se trouve aux Archives municipales de Moissac, sous la cote JJ 1. Les "numéros Andurandy", cités dans la présente étude, renvoient à ce Répertoire ; ces mêmes numéros ont été portés par Andurandy lui-même sur les pièces correspondantes des archives de l'abbaye, actuellement aux Archives départementales de Tarn-et-Garonne à Montauban.

Chronique d'Aymeric de Peyrac -Paris, Bibliothèque nationale, ms. lat. 4991-A, contenant aux folios 152 - 178 la Chronique des abbés de Moissac et des comtes de Toulouse dans leur qualité d'abbés séculiers de Moissac, par Aymeric de Peyrac, abbé de Moissac de 1377 à 1406. Cette chronique a été éditée et traduite par mes soins : *Aymeric de Peyrac, abbé de Moissac de 1377 à 1406. Chronique des abbés de Moissac*, Maastricht - Moissac, 1994.

« Je vais tuer le président ! »

En ce mois de juin 1894¹, à dix heures du matin, le train d'Avignon s'arrête en gare de Vienne. Un jeune homme de vingt et un ans, assez mal vêtu, en descend. Pour tout bagage, il tient un journal à la main. Sur la place de la gare, il hésite un instant puis se dirige vers le centre de la ville. Il s'appelle Geronimo Caserio². Nous sommes le dimanche 24 et il n'y a pas grand monde. Un peu plus tard, au début de l'après-midi, il prendra la route de Lyon, à pied cette fois. Il n'a qu'une idée en tête : tuer le président de la République. Et justement, il a appris, quelques jours auparavant, que Sadi Carnot était en visite officielle à Lyon.



Fig. 1 : Le portrait officiel du président Sadi Carnot.

Sante Geronimo était né en 1873 en Lombardie (au village de Motta-Visconti) et à l'âge de douze ans avait été placé comme apprenti, puis garçon boulanger à Milan. Militant anarchiste, il eut parfois affaire à la police, pour distribution de tracts, puis quitta définitivement l'Italie en 1893 afin d'échapper au service militaire. Il passa à Lausanne, Genève, Lyon, puis vint à Vienne, où il resta environ trois semaines. Il fréquenta les milieux anarchistes qui étaient assez actifs dans notre ville³. De Vienne, il se rendit à Sète (on écrivait alors "Cette") où il reprit son métier de garçon boulanger... jusqu'au 23 juin 1894, c'est-à-dire la veille de l'assassinat.

1 - Cette contribution reprend, en les complétant, une série d'articles parus en juin et juillet 2010 dans *Le Dauphiné Libéré* (rubrique « Jeudi l'Histoire ») sous la signature de Françoise Puissanton.

2 - Sante ou Santo Geronimo Caserio était né le 9 septembre 1873 dans une famille nombreuse. Très tôt, son père mourut de pellagre (maladie due à la malnutrition).

3 - À l'époque, le mouvement anarchiste était assez important dans notre ville. Au cours du procès de Caserio, il apparaîtra qu'à Sète, ville de 36.000 habitants, on n'en comptait qu'une quinzaine, aux dires du commissaire de police Crociocchia ; à Vienne, pour 24.000 habitants, le commissaire Boy en dénombrait cent vingt. Les documents à ce sujet sont relativement peu nombreux : un haut fonctionnaire, historien de formation intéressé par la question, en avait récupéré un certain nombre, notamment dans des archives privées, qu'il emporta avec lui lorsqu'il quitta ses fonctions viennoises...

Poignard de Tolède

Ce samedi-là, après une querelle avec son patron pour un motif futile, il se fait remettre sa paie (vingt francs) et prend la porte. Il se rend d'abord chez un armurier et achète pour cinq francs un poignard de Tolède⁴, puis monte dans un train pour Montpellier. De là, il prend un autre train pour Tarascon, puis l'express d'Avignon, en première car il n'y a pas de troisième classe, ce qui lui coûte plus cher que prévu. Il arrive en gare d'Avignon le dimanche à deux heures du matin et prend à quatre heures le train de Lyon. Comme il n'a pas assez d'argent pour aller jusqu'à Perrache, il achète un billet pour Vienne où il arrive en milieu de matinée.



Fig. 2 : La gare de Vienne où, en juin 1894, débarqua Geronimo Caserio avec la ferme intention de tuer le président de la République.

À Vienne, Geronimo avait de nombreuses relations dans les milieux anarchistes, et il connaissait tout particulièrement un nommé Chevallier qui tenait un salon de coiffure et qui, surtout, était gérant du journal révolutionnaire “Le père Peinard”. Il cherche ses anciens amis, boit un café avec un certain Orsela et va se faire raser chez Chevallier, à qui il dit son projet : assassiner le président Sadi Carnot⁵. Lui que les Viennois considéraient surtout comme un révolutionnaire de bistrot, avait décidé de s'attaquer, selon ses dires, « aux grosses têtes, aux gros fainéants ».

4 - Ce poignard « de Tolède » avait d'ailleurs été fabriqué à Thiers...

5 - Marie François Sadi Carnot (1837-1894) avait été élu président en 1887 après la démission de Jules Grévy, touché par le scandale des décorations : son gendre vendait les légions d'honneur ! Sadi Carnot était le petit-fils du général Lazare Carnot (“le grand Carnot”), le neveu du physicien Sadi Carnot et le frère du chimiste Adolphe Carnot. Il fut ingénieur en chef de Haute-Savoie avant de devenir préfet puis d'entamer une carrière politique. Il repose au côté de son grand-père au Panthéon. C'est le seul président de la République à y être inhumé.

En début d'après-midi, donc, il prend la route de Lyon. À pied. Il arrive en fin d'après-midi. Comme il a découpé dans "*Le Lyon Républicain*" l'horaire des diverses manifestations et l'itinéraire du cortège présidentiel, il sait où aller. Caserio se dirige rue de la République : le président devait quitter le Palais du Commerce⁶ pour se rendre à une soirée de gala donnée au Grand théâtre de l'Opéra, à quelques centaines de mètres de là, en face de l'Hôtel de ville. Il est un peu plus de



Fig. 3 : Le Palais du Commerce de Lyon, devant lequel fut tué Sadi Carnot.



Fig. 4 : L'assassinat du président Sadi Carnot (gravure de l'époque).

vingt et une heures. La rue est décorée de guirlandes lumineuses. Au moment où le landau présidentiel qui venait de quitter la place des Cordeliers longeait la façade ouest de la Bourse⁷, Caserio sortit de la foule, son poignard dissimulé par le journal. Les spectateurs crurent qu'il apportait un bouquet ou une requête au président, qui avait donné des ordres pour que les Lyonnais puissent arriver jusqu'à lui.

Parapluie cassé

L'anarchiste approcha de la voiture⁸, porta un coup à Sadi Carnot, cria « *Vive la révolution* » puis « *Vive l'anarchie !* » et essaya de fuir. Il fut rattrapé par des témoins et dans l'échauffourée qui s'ensuivit, cassa le parapluie d'une demoiselle Marie Granger⁹. Pendant ce temps, la voiture du président partait au galop pour la préfecture, de l'autre côté du Rhône. À côté du président se trouvaient le général Voisin, gouverneur militaire de Lyon, le général Borius, chef de la maison militaire de la présidence de la République, ainsi que le docteur Antoine Gailleton¹⁰, maire de Lyon, qui prodigua les premiers soins. Bientôt arrivèrent

6 - Ce que les Lyonnais appellent la Bourse (Chambre de Commerce et d'Industrie), place des Cordeliers.

7 - L'emplacement exact est aujourd'hui marqué au sol d'une petite dalle rouge.

8 - On peut la voir de nos jours au musée de Rochetaillée-sur-Saône.

9 - Il s'en excusera auprès d'elle au cours de son procès, lui adressant de nombreux sourires...

10 - Antoine Gailleton (1829-1904), chirurgien major à l'hôpital de l'Antiquaille, fut maire de Lyon de 1891 à 1900.

médecins et spécialistes, Alexandre Lacassagne¹¹, Antonin Poncet¹², Jean Lépine, Fleury Rebatel, Michel Gangolphe, Léon Fabre et même Alexis Carrel, alors jeune étudiant en médecine. Mais, touché au foie et à la veine porte par la lame du couteau qui mesurait seize centimètres, le président qui avait repris ses esprits, décéda peu après minuit.

Quant à Caserio, il fut arrêté par le gendarme Nicolas Pietri, l'agent Colombani et le gardien Brun, assistés d'une vingtaine de leurs collègues, puis conduit en lieu sûr, échappant ainsi à la foule qui voulait le lyncher. L'instruction fut rondement menée durant le mois de juillet et le procès ne dura que deux journées, les jeudi 2 et vendredi 3 août.

Complot ?

Des bruits insistants couraient sur l'existence d'un complot anarchiste dont Caserio n'aurait été que l'exécutant, mais, face au président Breuillac et au procureur général Fochier, le commis boulanger répéta qu'il avait agi seul. Au président qui lui objectait qu'il avait rencontré à Vienne le coiffeur Chevallier, un des anarchistes locaux, le jour même de l'assassinat, l'accusé répondit en ricanant qu'il ne pouvait pas aller chez un boulanger pour se faire raser !



Fig. 5 : La seule photographie connue de l'anarchiste italien.



Fig. 6 :- Geronimo Caserio, lors de son procès en août 1894.

remplir cet office : « *Le crime est constant, la préméditation éclate. En jetant sur ce malheureux un regard de pitié, j'ai l'air d'oublier l'auguste victime. J'ai éprouvé au*

11 - Alexandre Lacassagne (1843-1926), professeur à la faculté de médecine de Lyon, fut l'un des fondateurs de l'anthropologie criminelle. Il eut comme élève et assistant le célèbre professeur Edmond Locard (1877-1966).

12 - Antonin Poncet (1849-1913), chirurgien physiopathologiste, chirurgien major à l'Hôtel-Dieu, fut l'un des promoteurs de l'antisepsie puis de l'asepsie.

premier moment un sentiment de révolte contre moi-même et il me semblait que ces attendrissements pour le criminel sont presque aussi coupables que l'attentat lui-même, et que j'allais en commettre un second. ». On a connu des plaidoiries plus chaleureuses pour un accusé, Dubreuil appelle d'ailleurs Caserio « *ce dégénéré* ».

Mais il faut bien plaider, et l'avocat fait alors intervenir, de façon posthume, la victime elle-même : « *M. Carnot est mort sans un mot de haine contre son assassin. Des sphères supérieures où s'est envolée sa belle âme, il me semble que je vois descendre, porté sur un rayon lumineux, son vœu suprême qui vous convie, messieurs, à la miséricorde, au pardon* ». Peu satisfait des propos de son avocat, Caserio, lança au tribunal : « *Vous qui êtes les représentants de la société bourgeoise, si vous voulez ma tête, prenez-la !* »¹³.

Il fut condamné à mort après dix minutes seulement de délibéré et le nouveau président de la République, Jean Casimir-Perier¹⁴, qui avait été élu le 27 juin, refusa de lui accorder sa grâce. On installa la guillotine à l'extérieur de la prison Saint-Paul et, le 16 août au petit matin¹⁵, Geronimo Caserio fut exécuté, non sans avoir crié une dernière fois « *Vive l'anarchie !* ».



Fig. 7 : L'exécution de Caserio le 16 août 1894 devant la prison Saint-Paul (première page du journal *Le Progrès Illustré*).

13 - On pense naturellement à Julien Sorel (inspiré à Stendhal par le cas d'Antoine Berthet, qui tira sur Mme Michoud de la Tour à Brangues) déclarant à ses juges et aux jurés : « Je n'ai point l'honneur d'appartenir à votre classe (...) Je ne vous demande aucune grâce. Je ne me fais point illusion, la mort m'attend : elle sera juste. ».

14 - Jean Casimir-Perier (1847-1907), d'origine dauphinoise, était président de la Chambre des députés lors de l'assassinat de Sadi Carnot. Il fut élu président de la République le 27 juin 1894. Sa présidence ne dura que six mois puisqu'il démissionna le 15 janvier 1895.

15 - On installa la guillotine à l'extérieur de la prison Saint-Paul et, le 16 août, alors que le tonnerre avait grondé toute la nuit et que des trombes d'eau s'étaient déversées sur la ville, Caserio fut décapité à quatre heures et demie du matin. À Vienne comme à Lyon, plusieurs boutiques tenues par des Italiens, (ou par des commerçants dont le nom avait simplement des consonances italiennes) furent saccagées à la suite de l'assassinat commis par Caserio. Le consulat d'Italie à Lyon fut également la cible de violences et le maire Antoine Gailleton dut appeler ses concitoyens au calme.

Un joli garçon, l'assassin...

Dans la famille des Coste, branche de la famille Grand-Jeannin, on s'intéresse beaucoup à l'assassinat du président de la République Sadi Carnot par l'anarchiste Geronimo Caserio, qui arrivait de Vienne à pied. C'est en effet leur ascendant, passementier à Lyon, qui avait imprimé sur soie le menu destiné au président¹.

Le président fut poignardé alors qu'il venait de prononcer au Palais du Commerce un discours pour remercier les Lyonnais de leur accueil et appeler tous les Français à l'union²: *« Dans notre chère et noble France, il n'est plus de partis, car un seul cœur bat dans la sécurité, quand les droits de la Patrie sont en cause. L'union de tous ses enfants ne saurait davantage lui faire défaut pour assurer la marche incessante vers le progrès et la justice dont il lui appartient de donner l'exemple au monde ! »*

Jacques Coste raconte³ : *« Melchior et Marie-Louise Grand-Jeannin, mes arrière-grands-parents demeuraient rue Montesquieu à Lyon, près de leur atelier de passementerie. Mais ils possédaient une maison de campagne à Saint-Fons, puisqu'à l'époque cette commune n'était pas encore urbanisée... Ils s'y faisaient conduire par leur cocher Léon.*

Ce dimanche 24 juin 1894, en arrivant à Saint-Fons, leur fiacre croisa route de Vienne un vagabond (on disait alors un chemineau) qui arrivait à pied du sud et se dirigeait vers Lyon. Ma grand-mère remarqua qu'il était plutôt joli garçon mais qu'il n'avait pas une belle dégaine, avec son balluchon. Le lendemain matin, son sang ne fit qu'un tour quand elle le reconnut en ouvrant son journal. Le vagabond joli garçon qu'elle avait croisé la veille, c'était Caserio qui venait de Vienne à pied pour assassiner le président de la République. »



Fig. 8 : Gabriel-Melchior (1858-1919) et Marie-Louise Grand-Jeannin née Henry (1857-1935) avec leurs filles, qui confectionnèrent le menu du président de la République en juin 1894 avant de croiser son assassin, route de Vienne.

1 - Le menu, orné de douze vues de Lyon (dont le Palais de la Bourse...) était composé ainsi : Croustades Monglas. Saumon à la Vénitienne. Canetons à la Lucullus. Mousseline d'écrevisses. Poulardes de Bresse truffées. Truffes et champignons à la Chantilly. Homards à la Parisienne. Glace Walkyrie. Dessert. VINS : Beaujolais Grand Ordinaire, Madère de l'Île. Château Citran 1878. Pommard 1887. Duc de Montebello.

2 - Document conservé par la famille Grand-Jeannin.

3 - Propos recueillis à Vienne le 3 juillet 2010.

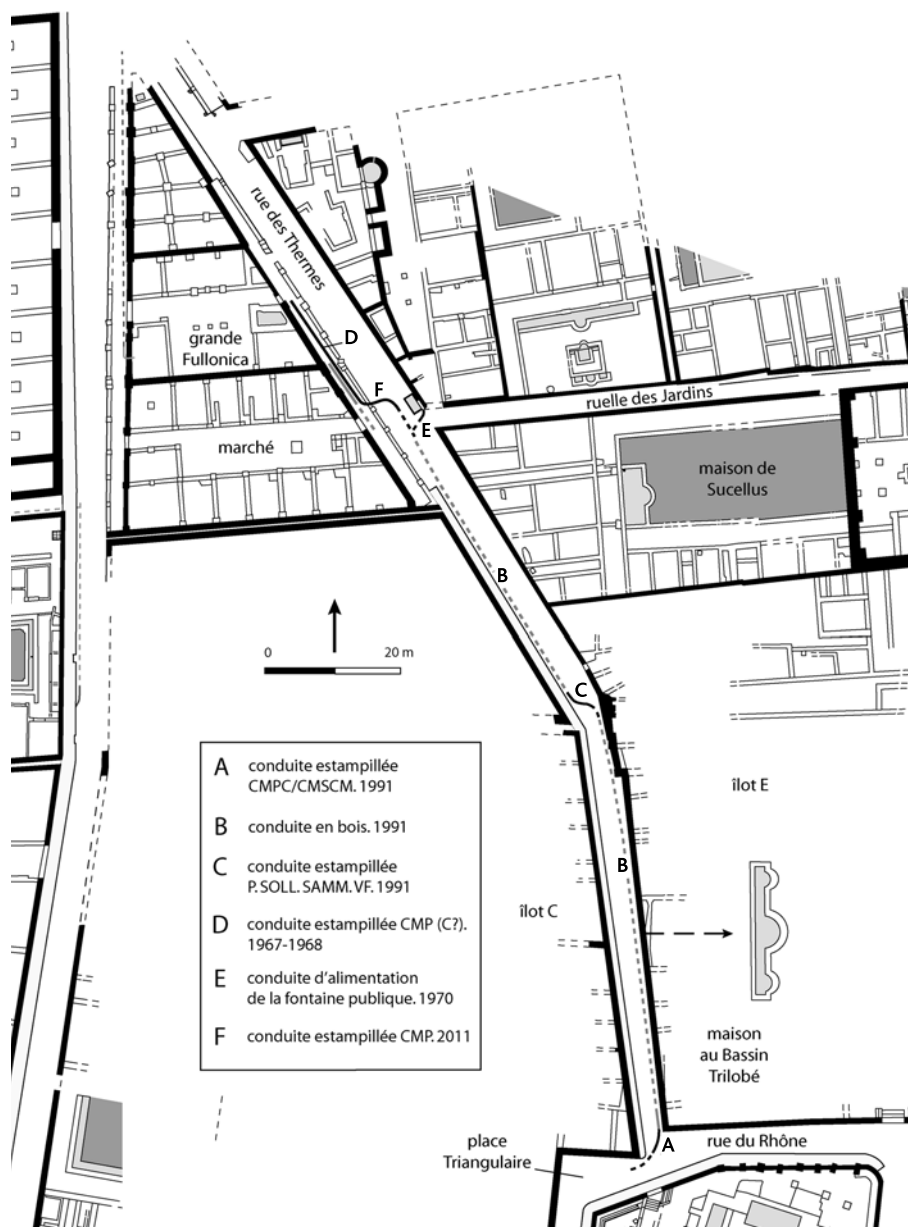


Fig. 1: Le réseau d'adduction d'eau CMP[C]/CMSCM : rue des Thermes, début du III^e siècle [DAO : L. Brissaud].

Des marques différentes sur une conduite en plomb à Saint-Romain-en-Gal

Soixante-douze estampilles ont été recensées à ce jour dans la cité antique de Vienne sur les canalisations en plomb d'amenée d'eau sous pression (*fistules*). Il s'agit le plus souvent de marques doubles, en relief, disposées de part et d'autre du tuyau, à moins de 50 cm de ses extrémités et donc des raccords. Apposées au moment de la fabrication des éléments des conduites, elles se révèlent particulièrement soignées et élaborées, alors qu'elles sont destinées à être dissimulées sous les sols de circulation. Sur le site de Saint-Romain-en-Gal, ces inscriptions apparaissent vers la fin du I^{er} siècle ap. J.-C. et se systématisent au cours du II^e siècle, à l'époque où l'occupation du quartier se densifie et où la gestion des réseaux se complexifie. Fonctionnelles, susceptibles selon les cas de désigner des fabricants, des propriétaires ou des commanditaires, publics ou privés, leur signification est intimement liée à la nature des parcelles que ces canalisations alimentent.

La conduite issue de la rue des Thermes, datée de la fin du II^e ou du début du III^e siècle ap. J.-C., soulève quant à elle de nombreuses questions et des difficultés d'interprétation. Reconnue partiellement sur un parcours de 140 m depuis près de quarante cinq ans (fig. 1), elle comporte en effet des estampilles différentes. Si l'une d'elles désigne explicitement un fabricant viennois et appartient à une réparation de la canalisation initiale effectuée au III^e siècle ap. J.-C., les autres se révèlent plus énigmatiques. Réduites à des initiales, ces marques ne sont pas partout identiques¹. Par ailleurs, l'un des tuyaux découverts comporte une lettre incisée d'une autre nature.

Si le parcours de cette conduite au sein du quartier est parfaitement connu grâce aux clichés pris lors des fouilles successives, il n'en va pas de même pour les emplacements précis de la plupart des fragments estampillés, actuellement déposés dans le musée gallo-romain de Saint-Romain-en-Gal - Vienne et qui

* Professeur d'histoire romaine à l'université Pierre Mendès-France de Grenoble - CRHIPA - CNRS, L'Année épigraphique, Paris.

** Attachée de conservation du patrimoine au département du Rhône (site de Saint-Romain-en-Gal-Vienne).

1 - Dans le tableau comme dans le corps de l'article, les numéros précédés des lettres CH renvoient à la publication d'André Cochet et Jørgen Hansen, *Conduites et objets en plomb gallo-romains de Vienne (Isère)*, Paris, CNRS, 1986, 46^e supplément à *Gallia*. Les numéros qui ne sont pas précédés de ces lettres correspondent à l'article de Bernard Rémy, Nicolas Mathieu, Laurence Brissaud (abrévés BR-NM-LB), « Les noms de personnes inscrits sur les tuyaux de plomb de la cité de Vienne », dans Ph. Leveau, N. Mathieu, B. Rémy (éd.), *L'eau dans les Alpes romaines occidentales. Usages, risques (I^{er} siècle avant J.-C. - V^e siècle après J.-C.)*, Actes du colloque international des 14-16 octobre 2010, Grenoble (MSH - Alpes et Musée dauphinois), Grenoble, CRHIPA, 2012, à paraître.

furent mis au jour dans les années soixante-dix. En effet depuis leur découverte, les différents tronçons de la conduite se sont parfois brisés et certains fragments ont disparu, rendant ainsi difficile la localisation précise des marques conservées. Les fragments estampillés ont donc été regroupés dans un tableau comparatif et classés, du nord vers le sud, en fonction de leur emplacement, attesté ou présumé, au sein de la rue des Thermes.

Estampilles doubles	Nombre d'estampilles	Date de découverte	Localisation dans la rue des Thermes	Époque de mise en place	Numéro dans les corpus	
					CH	BR-NM-LB
C•M - P <i>Fig. 1D et 3</i>	2	1968	Portique est de la Grande Fullonica. Actuellement présenté <i>in situ</i> sous le sol de circulation du portique.	Fin II ^e - début III ^e s.		Inédite
C•M - P•C C•M - P <i>Fig. 1D et 3</i>	1 1	1968	Portique est de la Grande Fullonica ou du Marché. - Fragment conservé dans les réserves du musée de St-Romain-en-Gal. ● Marque double : CMPC d'un côté et CMP au revers, identique à l'estampille CH 23a.			Inédite 26c
C•M - P P incisé à chaud <i>Fig. 1D, 9 et 10</i>	2 1	1968	Portique est de la Grande Fullonica ou du Marché. - Fragment conservé dans les réserves du musée de St-Romain-en-Gal. ● Une marque incisée semblant être un P (haut. 1 cm) se situe, sur l'un des côtés, à l'extrémité droite du tuyau.		23a	26a
C•M - P <i>Fig. 1D et 2</i>	6 selon CH 4 vues	1967	Portique est de la Grande Fullonica. - Deux fragments conservés dans le musée de St-Romain-en-Gal : 1 dans une vitrine, 1 dans les réserves. ● Sur le fragment des réserves, brisé à ses deux extrémités, marque CMP d'un côté et restes du P de la marque CMP, de l'autre.	Fin II ^e - début III ^e s.	23b	26b
C•M - P <i>Fig. 1F 7 et 8</i>	2	2011	Sous la chaussée dallée , ce fragment oblique vers l'ouest pour pénétrer dans le portique est du Marché.- Fragment conservé dans les réserves du musée de St-Romain-en-Gal.	Fin II ^e - début III ^e s.		Inédite
P•SOLL SAMM VF <i>Fig. 1C</i>	2	1991	Sous la chaussée dallée , au changement d'orientation de la rue.- Fragment conservé dans les réserves du musée de Saint-Romain-en-Gal. ● Réparation de la canalisation CMPC, dernier réseau de la rue des Thermes.	III ^e s.		Inédite 53
C•M - P•C CMSCM <i>Fig. 1A, 4 à 6</i>	1 1 avec un léger décalage	1991	Sous la chaussée, à l'extrémité sud de la rue des Thermes. - La fistule est issue de la place Triangulaire.- Fragment conservé dans les réserves du musée de Saint-Romain-en-Gal. ● Long fragment comportant une soudure en olive et, à l'extrémité opposée à celle des marques, un embout en bride épanouie destiné à être cloué sur une conduite en bois.	Fin II ^e - début III ^e s.		Inédite 27

Les estampilles sans V F

Sur les deux fragments les plus anciennement découverts [CH 23a et 23b], on lit les lettres C M P (fig. 2). Le C et le M sont séparés par un point triangulaire et sont proches l'un de l'autre ; le M et le P sont séparés par un point rectangulaire et sont plus espacés. Ces deux fragments ont été mis au jour à Saint-Romain-en-Gal, sous le sol du portique de façade est de la Grande *Fullonica*, lors des fouilles menées en 1967 par l'équipe de la Ligue Française de l'Enseignement et du Touring-Club de France, puis en 1968, lors de la fin du dégagement du site (fig. 1D et 3)².

Depuis, trois autres fragments encore inédits³ ont été dégagés ou recensés. Le contexte archéologique permet de les dater de la fin du II^e ou du début du III^e s.

- Le premier (n° 26c), découvert sous le portique est de la Grande *Fullonica* ou du Marché (fig. 1D), porte deux marques : d'un côté CMP, possédant les mêmes caractéristiques que le tuyau antérieurement connu [CH 23a] ; de l'autre CMPC avec point de séparation triangulaire entre C et M d'une part et P et C d'autre part, et un point de séparation rectangulaire dans un espace plus large entre M et P. La forme des lettres et leur mise en page sont identiques⁴.

- Le second (n° 27), portant la marque CMPC d'un côté, a été découvert à l'extrémité sud de la rue des Thermes (fig. 1A et 4). Sur son autre côté, avec un léger décalage⁵, se trouve une marque différente : CMSCM (fig. 5). Ce tronçon était relié, au moyen d'une soudure en olive à un tuyau plus court, porteur d'un raccord épanoui en bride qui permettait de le fixer, au moyen de clous, sur une conduite en bois (fig. 6).

- Le dernier fragment, découvert en 2011, correspond à la poursuite vers le sud, sous la chaussée dallée de la rue des Thermes, du tronçon découvert en 1967 sous le portique est du Marché (fig. 1F et 7). Deux estampilles CMP, disposées de part et d'autre du conduit, les lettres étant délimitées en haut et en bas par un liseré cordé, ont été identifiées sur le tuyau sectionné à son entrée dans le portique (fig. 8). Elles ont été placées à une trentaine de centimètres du raccord en olive unissant ce tronçon au reste de la conduite, issue de la place Triangulaire. C'est sur cette canalisation que se greffait le tuyau d'alimentation en plomb de la fontaine publique, mis au jour en 1970 à l'angle sud-est du bassin (fig. 1E)⁶.

2 - Joëlle et Robert Chavaloux, *Fouilles à Saint-Romain-en-Gal (69), Rapport 1967*, Lyon, le 1^{er} décembre 1967. Rapport conservé au Centre de documentation de la DRAC [n° d'inventaire 9706 RAP 69 309].

3 - Au moment du colloque sur *L'eau dans les Alpes romaines occidentales*.

4 - Les deux auteurs de cet article et B. Rémy ont vu et observé avec attention tous les fragments pour déceler d'éventuelles différences dans la forme des lettres, leur espacement, le liseré qui les encadre, le positionnement par rapport au bourrelet de la soudure, etc... L'hypothèse d'une usure du relief d'une quatrième lettre sur les fragments qui n'en comportent que trois ne doit pas être exclue. On pourrait en effet envisager une usure du moule qui servit à couler le plomb ou un effacement volontaire au moment de la fonte de l'estampille plutôt qu'une usure due au temps et aux mouvements du terrain car elle est trop identique pour tous les fragments. Il semble donc qu'il faille plutôt penser en terme d'élimination d'une lettre, pour des raisons à déterminer, plutôt que d'ajout postérieur comme nous l'a suggéré C. Bémont, - ce que confirme l'observation approfondie des fragments.

5 - Comprendre que les deux marques ne sont pas exactement placées à la même distance des extrémités du fragment.

6 - A. Canal, « Extrait de carnet de fouilles », lundi 15 juin 1970 [Saint-Romain-en-Gal, fonds ancien, Département du Rhône].



Fig. 3 : Le dégagement de la conduite en plomb estampillée CMP dans le portique de façade est de la Grande *Fullonica*, 1968 [Département du Rhône, Fonds ancien].



Fig. 2 : Détail de la seconde estampille CMP du tronçon [CH 23a] [Cliché L. Brissaud, 2010].



Fig. 4 : Vue de détail de l'estampille CMPC [Cliché L. Brissaud, 2010].



Fig. 5 : Vue de détail de l'estampille CMSCM [Cliché L. Brissaud, 2010].



Fig. 6 : Vue générale du fragment de la conduite du sud de la rue des Thermes. La bride épanouie assurerait le raccordement au tuyau en bois [Cliché L. Brissaud, 1993].



Fig. 7 : Vue du segment de la canalisation estampillée CMP s'enfonçant sous le dallage de la rue des Thermes [Cliché L. Brissaud, 2011].



Fig. 8 : Vue de détail de l'une des estampilles CMP issue du fragment dégagé en 2011 [Cliché L. Brissaud].

Les fouilles menées au sein de la rue des Thermes dans les années 1991-1994 ainsi qu'en 2011, ont permis d'établir que tous ces fragments de tuyaux appartenaient à une seule et même conduite cohérente. Issue de la place Triangulaire, celle-ci desservait du sud au nord des parcelles situées tour à tour à l'est et à l'ouest de la rue : la maison au Bassin Trilobé, le bâtiment situé au sud du Marché, la maison de Sucellus (?), la fontaine publique et la Grande *Fullonica* (fig. 1). Il existe plusieurs points communs entre ces différentes marques. La forme soignée des lettres, leur taille importante, le liseré caractéristique qui les souligne, constituent en premier lieu une originalité dans le corpus viennois qu'il convient de signaler. Cela laisse supposer une canalisation singulière et une certaine cohérence dans sa fabrication et sa mise en place. Un autre point commun réside dans les deux lettres constantes C et M que l'on rencontre en première position dans le cas de la marque CMP ou CMPC, et qui est répétée dans le cas de la marque CMSCM. Enfin, la coïncidence des abréviations sur tous ces fragments est aussi remarquable. Elle peut être considérée comme l'indice d'une chronologie homogène, confirmée par les fouilles du quartier.

La présence des nouvelles lettres révélées par les découvertes des années 1991-1994 conduit à s'interroger sur leur signification et sur la combinaison d'ensemble. Si l'on pouvait penser à un groupe trinomial (prénom + nom gentilice + surnom(s), ici tous abrégés et réduits à leur initiale) avec CMP pour C(aius) M(-) P(-), l'hypothèse est moins assurée. Comme on l'a indiqué, non seulement les lettres identiques conduisent à voir un même type de moule mais il semble aussi que les fragments qui ne portent que trois lettres aient été fabriqués par le même artisan que celui qui a fabriqué le tuyau où il y en a quatre, car le liseré se poursuit à droite au-delà de la troisième et dernière lettre lisible aujourd'hui, le P en l'occurrence. On doit donc désormais envisager plusieurs hypothèses. L'une consiste à se demander s'il pourrait s'agir de deux individus porteurs chacun de *duo nomina*⁷ : les deux fragments qui comportent les lettres CMPC sont en effet datés de la fin du II^e ou du début du III^e siècle après Jésus-Christ⁸. Dans cette hypothèse, les noms devaient être suffisamment connus à leur époque pour être réduits à leur seule initiale, mais ils nous échappent. La différence de types de points de séparation rendrait ainsi compte du couple de deux individus. Dans la cité, rares sont les exemples de noms entièrement abrégés sur les marques de tuyaux de plomb : à Vienne même, G(aius) I(-) C(-) V(iennae) f(ecit) [CH n° 59], S(extus) V(-) S(-) et G(aius) I(-) C(-) V(iennae) f(ecerunt) [CH n° 59] ; dans le territoire, à Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs, M(-) P(-) C(-) [AE 1969/70, 373]⁹.

La marque CMSCM, actuellement impossible à développer¹⁰, s'ajoute aux marques CMP et CMPC. Plutôt que des groupes nominaux seuls, il faudrait peut-être envisager un collège, une corporation, des curateurs ou un individu agissant sous l'autorité d'un tel collège.

Ces différentes estampilles sont dépourvues des lettres V F comme dix-sept autres connues dans la cité¹¹. Une hypothèse serait celle d'installateurs¹² mais on ne peut exclure des concessionnaires privés de l'eau puisque l'on sait que cette adduction, qui passait sous le portique de façade du Marché et de la Grande *Fullonica*, desservait un secteur privé. Il est difficile de trancher entre les deux possibilités faute d'exemples comparatifs suffisants. La première des deux hypo-

7 - La nomenclature des citoyens romains consiste en un groupe de noms : *duo nomina*, « deux noms » à savoir prénom + nom gentilice ou bien nom gentilice + surnom, cette seconde formule étant apparue plus tardivement que la première ; *tria nomina*, « trois noms », à savoir prénom + nom gentilice + surnom, quelle que soit la quantité des surnoms indiqués.

8 - Certains chercheurs qui étudient la nomenclature des individus dans les provinces gallo-germaniques considèrent qu'à cette époque l'habitude consiste en un gentilice + un surnom. Ils parlent de "*duo nomina* seconde époque" par opposition au couple prénom + gentilice, plus fréquent auparavant.

9 - Ce fragment est malheureusement perdu et il est donc impossible de savoir si un rapprochement de ces trois lettres avec les estampilles de Vienne pourrait être fait. Notons en effet la coïncidence avec les trois dernières lettres de l'estampille CMPC (n° 26c et 27). Il est remarquable que cette marque ne comporte pas les lettres VF.

10 - Aucune des hypothèses envisagées ne semble plausible. On ne peut que constater la répétition de part et d'autre du S qui ne devait pas être une fioriture. Chaque lettre avait sa signification. Il est peu probable que le S ait été une abréviation de *suis* qui est écrit en entier à Vienne pour la marque de *Stia Saturnina* (cf. CH 49a-f) et qui est en général développé dans l'épigraphie lapidaire funéraire des provinces occidentales, même dans les formules couramment abrégées qui incluent « les siens et la postérité ». Les combinaisons abrégées connues de l'épigraphie lapidaire, MS ou SC, ne sont pas pertinentes pour ce type d'objet.

11 - Voir B. Rémy, N. Mathieu, L. Brissaud, 2012, à paraître.

12 - *Id.*

thèses semble toutefois la plus plausible car fondre une estampille nécessitait la fabrication du moule et avait donc un coût. Il semble donc plus logique et simple de penser que celui-ci pouvait être supporté par les installateurs qui s'approvisionnaient en grandes quantités auprès de fabricants, s'assurant ainsi de la fiabilité d'une marque identifiable, plutôt que par des concessionnaires privés, fussent-ils riches et puissants comme pouvaient l'être les foulons.

L'estampille P SOLL SAMM VF

Traversant la chaussée à mi-parcours de la rue des Thermes, le tuyau portant l'estampille P SOLL SAMM VF doit être considéré comme une réparation de la conduite CMP/CMPC (fig. 1C). Il s'inscrit en effet stratigraphiquement dans le réseau en fonctionnement au III^e s. ap. J.-C. Comme la mention abrégée *V(iennae) f(ecit)* l'indique, P(ublius) Soll(-) Samm(-) devait être un fabricant de tuyaux viennois auquel on a fait appel pour remplacer une portion défectueuse de l'adduction installée à la fin du II^e ou au début du III^e siècle¹³.

La lettre incisée P (ou R ?)

À l'extrémité droite de l'un des côtés de la conduite en plomb portant l'estampille en relief CMP découverte en 1967 (CH 23a), on voit au moins une lettre fine et nette de 1 cm de hauteur, incisée à chaud, qui pourrait être un P ou un R (fig. 9 et 10). Juste au-dessus et à droite de la lettre, une trace de coulure de soudure masque une trace d'incision qui se perd dans la cassure du tuyau. Cette marque semble donc incomplète. D'autres incisions ont été observées sur une adduction du I^{er} siècle ap. J. C. de la rue des Thermes, toutes de petite taille comparativement aux estampilles et en général situées près de la soudure du tuyau. L'une d'elles comportait un P, suivi d'un nombre¹⁴. Dans cet exemple, la



Fig. 9 : Tronçon de la conduite estampillée CMP portant la lettre incisée P [CH 23a] [Cliché L. Brissaud, 2010].



Fig. 10 : Vue de détail de la lettre P ou R, incisée sur l'un des fragments de tuyau CMP [Cliché L. Brissaud, 2010].

13 - L. Brissaud, « Évolution et organisation des réseaux d'adduction d'eau en rive droite de Vienna, capitale des Allobroges (I^{er} siècle av. J. - C. - III^e siècle ap. J. - C. », dans P. Leveau, N. Mathieu, B. Rémy éd., *L'eau dans les Alpes romaines occidentales. Usages, risques (I^{er} siècle av. J.-C. - V^e siècle ap. J.-C.)*, à paraître [cf. ici n.1].

14 - *Id.*, Le développement des réseaux au cours de la première moitié du I^{er} siècle ap. J.- C.

lettre pourrait renvoyer au caractère public (*publicum*) du réseau¹⁵. Du fait du mode particulier de son exécution, en creux et non en relief, elle correspond vraisemblablement à une étape de réalisation du réseau différente de celle signalée par les estampilles.

La forme du P et son emplacement conduisent à s'interroger sur un rapprochement possible avec une marque imprimée par un poinçon métallique sur quatre des tuyaux issus d'une canalisation en chêne découverte à Bordeaux lors des fouilles de la cité judiciaire¹⁶. On y lit quatre lettres : RPBV que l'on développe en *R(e)s p(ublica) B(iturigum) V(iuiscorum)*. Il faut peut-être rechercher une signification analogue dans la cité de Vienne. Contrairement à Bordeaux, où ces lettres sont perpendiculaires à l'axe des tuyaux, à Vienne, la lettre visible se trouve dans l'axe et dans le même sens que les lettres de l'estampille. Puisque, à Bordeaux, c'est la grande longueur dégagée qui a permis d'observer la répétition de la marque dans la même position, on peut penser que de telles inscriptions étaient faites avec soin, à intervalle régulier. Or, la découverte de cette lettre à Vienne provient d'une adduction qui n'est connue que sur quelques mètres, et de manière discontinue. Nous pouvons donc penser que de nouvelles inscriptions similaires pourront être à l'avenir retrouvées sur cette conduite dans les secteurs non fouillés.

Si ce dossier comporte beaucoup d'incertitudes, il révèle la richesse des questions et des informations de ce type de vestiges et montre la nécessité de les étudier globalement, archéologiquement et historiquement. Il confirme aussi que toutes les marques devaient avoir une raison d'être et qu'elles n'étaient pas disposées aléatoirement. Outre les indices de chronologie relative, elles révèlent l'intervention d'acteurs distincts, jouant chacun un rôle actif au sein de l'organisation du service des eaux de la ville : conception, fabrication, contrôle, entretien et évolution des canalisations d'amenée d'eau sous pression. C'est bien finalement en termes de fait urbain et de réseau(x) qu'il convient de raisonner si l'on veut saisir la signification logique et globale de ces séries de marques¹⁷.

15 - L'identification du nombre, ne semblant correspondre ni à une mesure de distance, ni à une numérotation des tuyaux composant la conduite, n'a en revanche pu être déterminée.

16 - Voir dans C. Sireix (dir.), *La Cité judiciaire. Un quartier suburbain de Bordeaux antique*, Bordeaux, 2008 (Aquitania. Supplément 15) : C. Sireix et collab., p. 62-67, photo, dessin et L. Maurin, p. 81-84. La canalisation a été trouvée sur la bordure orientale du *cardo* entre la surface de roulement centrale de la chaussée et le caniveau latéral. Elle est conservée sur environ 20 m de long. Les lettres sont en capitales régulières de 1,7 à 2 cm.

17 - Au terme de cette étude, nous remercions Mireille Corbier et Sylvie Dardaine pour leur lecture attentive et leurs suggestions.

Les prochains rendez-vous - Informations

■ “VIENNE 1311-1312 - AU CRÉPUSCULE DES TEMPLIERS”

Colloque, conférences, journées “les Médiévales”

Cycle de conférences (commencé en octobre 2011) et colloque font partie du programme proposé par la Société des Amis de Vienne, l'association Cathédrale Vivante et la paroisse Sanctus, à l'occasion de la commémoration du 700^e anniversaire du concile général de Vienne (1311-1312).

- Les **conférences** ont lieu à 18h30 au musée gallo-romain de Saint-Romain-en-Gal - Vienne.

- **18 janvier 2012** - *“L'implantation de la monarchie capétienne en Languedoc oriental et vallée du Rhône : la fortification de la frontière”* par **Dominique Deltiens** (professeur d'histoire).

- **15 février 2012** - *“La cathédrale Saint-Maurice au début des années 1300. Etat et chantier”* [bilan des études menées ces dernières années à la faveur des campagnes de restauration] par **Isabelle Parron** (responsable d'agence Archeodunum, archéologie du bâti).

- **21 mars 2012** - *“Les travaux de restauration de la cathédrale Saint-Maurice, du XIX^e siècle au XX^e siècle”*, par **Alain Tillier** (architecte en chef des monuments historiques).

- **18 avril 2012** - *“Le moment 1300 - la fin d'un monde ?”* par **Gérard Jolivet** (professeur d'histoire).

- **23 mai 2012** - *“La musique et ses représentations au XIV^e siècle”*, par **Martine Jullian** (maître de conférences honoraire d'histoire de l'art médiéval, université Pierre Mendès-France, Grenoble).

- - **Du 25 janvier au 7 février 2012 : “Les Médiévales”** avec la librairie Lucioles qui s'associe à notre programme commémoratif. - Le 25 janvier, à la librairie à partir de 18h : rencontres-dédicaces “Histoire et Archéologie médiévales”. Le 27 janvier, à 20h, à l'Agora de l'Institution Robin, cours Brillier : conférence de Gérard Jolivet « *Le sabre et le goupillon. Précis de géopolitique médiévale* ». Le 28 janvier à la librairie de 16h à 18h : rencontre-dédicace avec Steven Dupré, auteur de la série BD *Kaamelott*. Le 31 janvier à la librairie, à 19h : conférence de Max Forte sur la musique au Moyen Âge. Repas médiéval sur réservation, le 7 février à 20h (bar du Temple) avec la conteuse Élisabeth de Maury.

→ *Précisions par voie de presse et sur www.librairielucioles.com*

- - D'autre part les **29 et 30 mars 2012, un colloque** réunira au musée gallo-romain de Saint-Romain-en-Gal - Vienne des universitaires (professeurs d'universités, chercheurs...). Quatre thèmes sont proposés pour “couvrir” les problématiques liées à la convocation du concile de Vienne (1311-1312) : Vienne, ville rhodanienne entre royaume de France/papauté/Empire germanique ; le concile de Vienne et la lutte entre le pouvoir capétien et la papauté ; le concile de Vienne et les questions de spiritualité ; le concile de Vienne et les Templiers.

→ *Les conditions de participation aux séances du colloque seront précisées ultérieurement par voie de presse et diffusion de prospectus.*

■ VOYAGE AU PRINTEMPS 2012 : TOULOUSE

Inscriptions ouvertes à tous les membres adhérant à la Société des Amis de Vienne.

Du 5 au 8 juin 2012 :

- **mardi 5 juin** : départ de Vienne, arrivée à Toulouse pour le déjeuner ; à 15h00 rendez-vous avec nos guides à l'office de tourisme pour la **visite des monuments emblématiques** de Toulouse : le Capitole (hôtel de ville) et ses salles d'apparat, la basilique Saint-Sernin, chef d'œuvre de l'art roman, la chapelle des Carmélites, souvent appelée « la chapelle sixtine de Toulouse », l'église des Jacobins (maison mère des Dominicains) à l'extraordinaire architecture ; tout en bénéficiant d'une vision panoramique, nous découvrirons combien **la Garonne** a été déterminante dans l'histoire de Toulouse.

- **mercredi 6 juin** : à 9h rendez-vous avec les guides à l'hôtel. **Tour panoramique** en autocar (1h) du Grand Toulouse, du cœur historique à la ville contemporaine. Ensuite promenade à pied dans les **ruelles du centre historique** à la découverte des hôtels particuliers. A 12h déjeuner.

L'après-midi visite du **château de Laréole**, témoin de la Renaissance française, construit en 1579 sur commande de Pierre de Cheverry, notable toulousain et fils d'un grand marchand de pastel ; particularité architecturale, le parement alternant briques et pierres blanches disposées en stries horizontales, jardins à la française, monument classé, actuellement propriété du département de la Haute-Garonne. Vers 18h retour à Toulouse.

- **jeudi 7 juin** : à 9h rendez-vous avec les guides à l'hôtel. Visite de la cathédrale Saint-Etienne, découverte du couvent des Augustins, actuel musée des Beaux-Arts, avec ses chefs d'œuvre, des chapiteaux romans d'exception à la célèbre Notre-Dame de Grasse. A 12h déjeuner. A 14h : visite guidée de la fondation Bamberg dans l'hôtel d'Assézat, fleuron de l'architecture de la Renaissance. L'après-midi se poursuivra par une visite guidée à pied des "Bords de Garonne, rive droite, rive gauche".

- **vendredi 8 juin** : à 9h30 visite exceptionnelle du **site d'assemblage de l'Airbus A380** : présentation du programme A380, découverte des postes d'assemblage et essais depuis un belvédère intégré à l'usine ; montez à bord d'une maquette grandeur nature pour y découvrir les secrets de l'aménagement intérieur d'un avion double-pont unique au monde.

- Déjeuner.

- Retour à Vienne.

♦ *La visite du site d'Airbus se limite à 49 personnes. Chaque participant devra montrer une pièce d'identité originale, sans quoi l'accès au site sera refusé.*

Prix du voyage : 550 euros - Supplément chambre seule : 81 euros. - Prix comprenant : le transport en autocar grand tourisme ; la pension complète ; l'assurance-annulation, assistance, rapatriement, bagages ; les visites guidées inscrites dans le programme.

Contacts et inscriptions : Annick Seguin au 04 74 85 27 89
André Hullo au 04 74 53 39 29.

■ VOYAGE EN SEPTEMBRE 2012 : L'ISTRIE, LA CROATIE, ET LA SLOVÉNIE

Inscriptions ouvertes pour tous les membres adhérant à la Société des Amis de Vienne.

Première semaine de septembre 2012.

Le programme précis, sur 8 jours, est en cours de mise au point.

Voyage en car.

Itinéraire par l'Italie du Nord (Padoue, Trieste).

Étapes en Croatie : en bordure de mer

- Porec : basilique Euphrasienne (VI^e s.), classée au Patrimoine mondial de l'UNESCO. Dans les environs : croisière sur le canal de Lim ; région de Pazin, et à Beram, visite des fresques du XV^e siècle de la petite église Sainte-Marie (danses macabres) ;
- Rovinj : vieille ville et sa cathédrale Sainte-Euphémie ;
- Pula : amphithéâtre romain, temple d'Auguste, théâtres romains, citadelle vénitienne etc...

Étapes en Slovénie :

- Piran : débouché de la Slovénie sur l'Adriatique, visite de la ville ;
- Ljubljana, capitale de la Slovénie ;
- dans les Alpes Juliennes : Bled, station touristique, promenade en bateau sur le lac, avec l'église Sainte-Marie ; Bohinj, station de montagne.

Retour à Vienne par les grottes karstiques de Postojna, le château de Predjama (?) et le lac de Garde.

Prix du voyage en cours d'estimation.

Contacts et inscriptions : Annick Seguin au 04 74 85 27 89

André Hullo au 04 74 53 39 29.

**FICHE DE COTISATION ANNUELLE
ET D'ABONNEMENT
AU BULLETIN DES "AMIS DE VIENNE"**

NOM :

Prénoms :

Adresse (pour l'envoi du bulletin par la Poste) :

Code postal : **Ville :**

Adresse mail :

TARIFS POUR 2012

Adhésion annuelle (5 €) + abonnement (30 €)* = **35 €** ☐

*donnant droit à la livraison du bulletin trimestriel

Adhésion membre bienfaiteur à partir de **40 €** ☐

Adhésion annuelle individuelle (sans abonnement au bulletin) **5 €** ☐

Abonnement annuel au bulletin **30 €** ☐

A retourner, accompagnée du règlement par chèque bancaire ou postal (C.C.P. Lyon 185-71 J), à l'adresse du siège social : **"Amis de Vienne"**
5, rue de la Table-Ronde - 38200 Vienne.

ATTENTION !

**TOUTES LES COTISATIONS ET ABONNEMENT
COMMENCENT AU 1^{er} JANVIER**

Le règlement de la cotisation et de l'abonnement doit être effectué pendant le premier trimestre (sans omettre les sommes dues à titre antérieur).

*Faites un effort pour que ce bulletin continue à paraître.
Dès aujourd'hui, envoyez votre règlement.*

MERCI



À découper selon le pointillé